

Situation : Aéroport Orly (France)  
Cœur-O-mètre® : 2 105,93 kilomètres

Lorsque, lancée dans une vendetta contre tout ce qui ressemblait de près ou de loin à l'uniforme bleu de Royal Air Maroc, elle s'en fut prise à trois hôtesses de l'air de la bonne compagnie, deux de la mauvaise, et à une femme de ménage, Providence ne put s'en prendre qu'à elle-même, car le maudit nuage de cendres était bien trop haut dans le ciel pour pouvoir sauter jusqu'à lui et le balayer d'un coup de bras. Un nuage de cendres, les fumeurs nous feraient vraiment chier jusqu'au bout ! À force de balancer leur fumée dans l'atmosphère, c'est eux qui l'avaient créé ce monstre noir. Le volcan n'était qu'un prétexte inventé par les fabricants de cigarettes. Ah, elle avait bon dos, l'Islande ! Qui s'en plaindrait ? Sûrement pas les Islandais, on ne savait même pas s'ils existaient. Vous en connaissez, vous ? Vous savez à quoi ça ressemble, un Islandais ? Des scientifiques ont prouvé qu'au cours de notre vie, nous avons plus de chances de tomber sur le Yéti que sur un Islandais...

Si Providence avait été un géant, elle lui aurait foutu une sacrée trempe à ce gros cendrier ambulante ! Perchée sur ses talons hauts, elle aurait pris un aspirateur

gigantesque et aurait fait le ménage du ciel plus vite qu'elle nettoyait son appartement le dimanche matin en écoutant Radio Bossanova.

Mais elle n'était pas une géante et son aspirateur n'était pas plus grand que sa Samsonite format spécial cabine. Et puis on ne lui avait jamais appris à dompter les nuages, que ce soit à l'aspirateur ou au lasso. En France, on n'apprenait pas aux femmes, et encore moins aux factrices, à dompter les nuages. Et c'était bien dommage.

Non, pour la première fois de sa vie, la factrice ne pouvait qu'attendre, ce qu'elle détestait plus que tout au monde, elle, la femme pressée qui avait appris à marcher à sept mois. Se calmer aussi, ce qu'elle n'aimait pas beaucoup plus. Elle fit donc un effort surhumain et alla s'asseoir à la première cafétéria qui croisa son chemin. Elle fut tentée de sortir son MP3, qu'elle avait rangé dans la poche de son jean, de se fourrer les écouteurs dans les oreilles et de se balancer un morceau de Black Eyed Peas à plein volume, mais elle préféra commander un thé bien chaud.

« Agité, pas touillé » faillit-elle ajouter, à la manière de James Bond. Mais le cœur n'y était pas. Alors elle grogna : « Un thé bien chaud ! » sans même dire s'il vous plaît, puis elle s'excusa d'être aussi grossière. Elle n'avait pas le droit de se comporter ainsi. Ce n'était de la faute de personne après tout. C'était de la faute du nuage. De la faute de la vie.

C'était juste que Zahera mourait et qu'elle, elle buvait un thé.

Un thé dégueulasse. Un thé d'aéroport que l'on paye une fortune.

Toutefois, aussi mauvais qu'il pût être, le bouillon d'eau chaude eut le mérite de la calmer. Elle aurait préféré boire des piscines de café à la place. Elle aurait ventilé plus de sacs de café qu'il n'y en a dans une publicité de Jacques Vabre, d'un trait, avec un entonnoir. Mais elle avait arrêté, tout comme la cigarette. Et puis, elle devait se tranquilliser. Or, ce n'était pas, à proprement parler, la fonction première (ni seconde d'ailleurs) du petit liquide noir.

Elle attendit quelques minutes encore.

Dans ce jeu de patience, elle venait d'arriver à la fin du niveau et elle grimpait au suivant. L'effort surhumain était devenu un effort divin. On lui donnerait bientôt une médaille, on la canoniserait. On la rebaptiserait sainte Patience.

Oui, on pouvait parler d'effort surhumain, car elle était habituée à tout contrôler et à ne jamais se laisser porter par les événements. Au travail, c'était elle qui gérait les tournées de courrier. C'était elle qui décidait par où les facteurs du quartier commençaient et par où ils terminaient la journée. Elle imposait son rythme. C'était le petit luxe d'un facteur de quinze ans d'expérience. Elle décidait si elle prenait son temps, les jours de soleil, ou si elle fonçait, lorsqu'elle n'avait pas le moral. Mais ces derniers temps, le soleil brillait tous les jours dans son cœur car le moment où elle irait chercher Zahera approchait à grands pas. Cette enfant l'avait fait renaître. À trente-cinq ans. C'était si inattendu pour elle. La grande ambition de sa vie avait été jusque-là de chercher à améliorer la recette paternelle de la mayonnaise sous le regard bienveillant que lui lançait le chef étoilé Frédéric Anton

à travers l'écran de sa télévision les soirs de MasterChef. Parce que la vie, c'était un peu comme la mayonnaise. Faite de choses simples, comme des jaunes d'œuf et de l'huile, et qu'il ne fallait surtout pas brusquer mais qu'un effort régulier transformait en le plus savoureux des mélanges. Cela l'aidait à calmer ses nerfs et cette hâte innée qui la dévorait. Alors oui, Providence était persuadée qu'en améliorant sa recette de la mayonnaise, c'était sa vie qu'elle améliorerait.

L'apparition de Zahera était une grande amélioration. Elle qui pensait passer le reste de sa vie seule, sans progéniture à qui léguer sa recette. Ce n'était pas une histoire de mecs. Les hommes, elle n'avait qu'à tendre le bras pour les cueillir. Non, c'était quelque chose de plus profond. L'instinct de mère. Avoir un petit bout d'elle toujours avec elle. Un petit bout d'elle qu'elle laisserait sur cette Terre lorsqu'elle devrait la quitter et qui laisserait à son tour un petit bout d'elles deux plus tard.

Or, elle avait dû accepter l'idée qu'elle n'aurait jamais d'enfant après qu'on lui avait retiré le dernier morceau d'utérus. Le cancer, dans sa grande magnificence, lui avait laissé le choix. Ou bien c'était elle qui y passait, ou bien c'était son désir d'un jour procréer. Elle avait traversé des temps difficiles, mais à la fin, elle l'avait vaincue cette saleté. Elle serait mère aujourd'hui, quoi que son cancer en pense. Un bout de papier le certifiait. Elle avait réussi à passer outre son corps. Elle venait d'accoucher d'une jolie petite princesse marocaine de sept ans. Elle venait de devenir mère sans passer par la case « biberons, pleurs et insomnies ».

Elle souffla, les yeux pleins d'étoiles pétillantes.

Comme dans la jolie chanson de Cabrel, elle savait déjà qu'entre elle et Zahera, plus il y avait d'espace et moins elle respirait, comme si, elle aussi, avait avalé un nuage.

Le souvenir de leur rencontre lui décrocha un sourire. C'était une appendicite qui l'avait précipitée dans les bras de Zahera lors d'un séjour à Marrakech. La Française avait atterri dans un établissement médical de seconde zone, sans trop de moyens, dans la banlieue est de la ville, à l'étage des femmes. Elle avait été projetée en un battement de cils dans l'envers du décor. Ici, plus de touristes, plus de Français en short et en sandalettes, plus de jolies choses à prendre en photo, plus de pension complète. Son bracelet « tout inclus » ne lui servait plus à rien. La vodka à volonté s'était transformée en eau du robinet, à peine potable et limitée. Parce qu'ils n'avaient pas d'eau en bouteille pour tout le monde. Et puis cette chaleur étouffante. Elle avait regretté la climatisation de sa chambre quatre étoiles. Les premières heures seulement, car, par la suite, elle avait trouvé son bien-être dans quelque chose de plus profond, de plus spirituel. C'est triste à dire, mais on ne connaît jamais bien un pays si l'on n'y a pas séjourné dans un hôpital. Là, impossible de masquer la réalité des choses. La peinture rose dont l'on peint les murs du tourisme s'écaille et tombe, révélant le ciment gris et les briques.

La vie l'avait brusquement arrachée de ces endroits qui vous donnent l'illusion d'être riche. Cette drôle de sensation qui commence lorsque vous donnez un pourboire au porteur de bagages de l'hôtel, un luxe à une époque où les malles sont petites, légères... et roulent. Riche,

c'était du moins ce qu'avait ressenti Providence en glissant le billet de vingt dirhams marocains dans la main de l'homme. Elle ne roulait pas sur l'or, mais il y avait toujours quelqu'un de plus pauvre que soi. Et ne pouvait-on pas considérer que même le plus pauvre des clochards européens était plus riche qu'un petit Éthiopien qui n'avait pas la chance de voir quelques pièces tomber dans son gobelet, de voir quelque morceau de pain tomber dans son ventre vide ?

Une insignifiante appendicite avait projeté Providence dans les coulisses d'un petit bout de société marocaine. La société féminine malade, car ici, on ne mélangeait pas les sexes. Chacun avait son étage. Mais ce qui avait peut-être le plus impressionné la jeune Française était que ces femmes l'avaient considérée, une fois la surprise passée, comme l'une des leurs à part entière. Elle avait vu ces vieilles qui couvrent toutes les parties de leur corps sauf leur cœur et leur sourire, qu'elles vous offrent, ces femmes qui ont perdu un mari, un enfant, ces quinquagénaires encore belles qu'un accident de la route a estropiées à vie, emportant une jambe, un bout de visage. Et puis cette petite fille, si belle dans un univers ravagé, pas de son âge, cette petite princesse qu'une impitoyable maladie avait clouée dans ce dortoir presque depuis qu'elle était née et que la vie semblait avoir oubliée. Ici, elle était un meuble de plus. Qu'attendait-elle là ? Elle ne le savait pas elle-même.

Si Providence avait eu cet aspirateur de nuages, elle en aurait profité pour faire le ménage dans la poitrine de la petite aussi. Elle lui aurait dégagé les bronches à son enfant chérie. Elle l'aurait attrapé, cet amas vaporeux, et

elle l'aurait enfermé à jamais dans une boîte à chaussures. Les nuages, c'était quand même mieux dans les boîtes à chaussures que dans la poitrine des petites filles.

En tout cas, le sort avait bien fait les choses. Il avait réuni l'une à côté de l'autre, dans des lits dont les draps s'effleuraient, une femme désireuse de devenir mère mais ne le pouvant plus et une fillette sans maman. On peut dire qu'elles étaient nées pour s'entendre.

Providence serra les poings, le regard perdu dans son gobelet en plastique.

Et voilà qu'aujourd'hui, elle mettait la vie de son enfant entre des mains étrangères! Elle était devenue tributaire d'un vol, tributaire d'un avion, d'un nuage. Oui, la vie de Zahera dépendait maintenant de deux nuages. Celui qui lui brûlait les entrailles et celui qui bouchait le ciel. Le cul entre deux nuages, en somme.

D'autant plus que ce qui était en train d'arriver ne concernait qu'une infime partie du globe, les pays scandinaves, la France et le nord de l'Espagne. Le reste du monde vivait tranquille, étranger aux tribulations de cet amas de cendres. Elle se trouvait du mauvais côté de la planète. Voilà tout.

Lorsqu'une nouvelle larme tomba dans son thé, provoquant une onde circulaire qui troubla un instant son reflet, la jeune femme décida qu'elle devait reprendre les choses en main et se battre. Quand une guerre fait rage non loin de chez nous, il nous appartient toujours de choisir si nous voulons nous lancer dedans ou si nous souhaitons n'en rester que simples spectateurs. Et Providence ne se connaissait pas d'ancêtres suisses.